

Momo et le Petit Prince: la figure de l'enfant dans la littérature de langue française

L'enfance constitue l'un des thèmes les plus universels et complexes de la littérature mondiale. Elle représente à la fois un état temporel spécifique et une métaphore puissante pour explorer la condition humaine, l'innocence perdue, et la quête de sens. Dans la littérature, l'enfant n'est jamais simplement un personnage parmi d'autres. Il incarne la vision du monde, un monde de celui qui remet en question les certitudes des adultes et révèle ce que l'existence a d'essentiel. Dans la littérature de langue française, deux œuvres maîtresses ont profondément marqué ma compréhension de ce thème: *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, publié en 1943, et *La Vie devant soi* de Romain Gary, paru, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, en 1975.

Ces deux œuvres, bien que séparées par plus de trois décennies, offrent des perspectives fascinantes et complémentaires sur la représentation de l'enfant. Saint-Exupéry nous présente une vision poétique et philosophique où l'enfant incarne une sagesse oubliée par les adultes, tandis que Gary dépeint une enfance confrontée aux réalités brutales de la société, de la pauvreté et de l'identité.

Deux écrivains du XX^e siècle ont présenté au public deux destins hors du commun, deux regards lumineux sur l'enfance comme prisme pour comprendre la condition humaine. Dans leurs œuvres, là où l'adulte raisonne, l'enfant ressent. Cette intelligence émotionnelle est présentée comme supérieure à toute logique. Face à l'adversité – l'exil, la pauvreté, la solitude –, il trouve des ressources intérieures que l'adulte a souvent perdues. La force de l'enfant est une leçon silencieuse. Son regard est une critique implicite de l'adulte qui a oublié de s'émerveiller.

Antoine de Saint-Exupéry et Romain Gary sont deux figures exceptionnelles de la littérature de langue française, deux hommes aux destins hors du commun, marqués par l'exil, la guerre, et une quête profonde de sens. Leurs vies tumultueuses ont nourri leurs écrits d'une profondeur rare, faisant de leurs personnages d'enfants des alter-egos symboliques, des miroirs de leurs propres blessures et espoirs. Ces deux œuvres, sont en vérité, des reflets des vies des auteurs.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, hanté par la défaite de la France, Antoine de Saint-Exupéry écrit *Le Petit Prince* dans son exil douloureux à New York. Pour l'auteur, l'écriture du livre a coïncidé avec une période de réflexion personnelle, qui cherchait à partager sa vision de l'humanité à travers une histoire pleine de symbolisme et de simplicité. *Le Petit Prince* est souvent interprété comme le double de l'auteur lui-même – un être pur, nostalgique, incapable de se résoudre aux compromis du monde adulte. Sa relation avec la rose, ses voyages de planète en planète, ses rencontres avec des adultes étranges, tout cela constitue une méditation sur l'amour, la solitude et c'est ce qui donne un sens à l'existence.

Juif immigré, qui a déménagé pendant son adolescence à Nice et qui a traversé la vie avec des défis, c'est la voix de celui qu'on reconnaît sous les traits de Momo. Romain Gary, dont le vrai nom est Romain Kacew, a survécu la période de sa vie où il se battait contre le monde à cause des conditions de vie. Mais il n'est pas seul, il a toujours le soutien de sa mère: «... les Kacew (Romain Gary et sa mère) vivent l'un pour l'autre, seuls, en marge de toute fraternité de l'exil» (Dominique Bona, *Romain Gary* 14).

C'est bien l'image de la relation Rosa-Momo, qui n'ont personne d'autre au monde. Dans *La Vie devant soi*, Gary utilise la figure de l'enfant marginal pour explorer les thèmes de l'identité, de la mémoire, de la vieillesse et de la mort – mais toujours avec une tendresse et un humour qui empêchent le désespoir. C'est à la fois la voix d'un enfant et le reflet de la vie de Gary que nous pouvons découvrir dans le roman.

Le Petit Prince et *La Vie devant soi* transmettent un message simple et en même temps crucial: «Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants» (*Le Petit Prince*, dédicace).

La réalité du Petit Prince et de Momo

Le narrateur de *La Vie devant soi*, Momo, se présente comme un jeune garçon maghrébin de 14 ans qui affirme en avoir 10, révélant déjà une complexité dans sa relation à son identité et à son âge. Il vit avec Madame Rosa, une ancienne prostituée juive âgée et malade, dans un immeuble peuplé de personnages marginaux: pimps, prostituées, immigrés, vieillards oubliés par la société. Dans l'environnement multiculturel, le petit bonhomme rencontre même la discrimination: «Pendant longtemps, je n'ai pas su que j'étais un arabe parce que personne m'insultait» (12).

Ce décor social devient le théâtre d'une histoire d'amour bouleversante entre un enfant abandonné et une femme délaissée. Contrairement au Petit Prince qui voyage librement entre les planètes, Momo est prisonnier d'un territoire social et économique précis. Son enfance est marquée non par l'émerveillement mais par la nécessité de survivre, de comprendre les codes d'un monde hostile, et de préserver sa dignité face à l'humiliation et la violence. Il est bloqué dans la réalité où il rencontre des difficultés: «J'ai dégringolé l'escalier et je me suis mis à courir. C'était pas pour me sauver, ça n'existe pas, c'était seulement pour ne plus être là» (161). Et la force de survivre l'injustice du monde et de la société, Momo la trouve dans l'amour inconscient et innocent qu'il ressent pour Madame Rosa. C'est toujours l'amour qui gagne contre le mal.

À la différence de la réalité de Momo d'où il ne peut pas s'échapper facilement, la réalité du Petit Prince est philosophique, solitaire, mais en même temps libre au sens qu'il peut voyager et connaître le monde en volant de planète en planète. Selon Anne-Isabelle Mourier, les thèmes clés sont les suivants: «réveiller l'enfance emprisonnée dans le carcan adulte forgé par la civilisation, exhorter à l'amitié, seule responsabilité à engager» (*Le petit prince de Saint-Exupéry: du conte au mythe* 3). En effet, la façon dont le petit prince réfléchit sur ce monde est saturée de l'innocence et d'une telle simplicité que même la naïveté de ce petit bonhomme devient profonde et philosophique. Visiter sept planètes et rencontrer onze différents personnages en toute liberté lui permettent de découvrir son subconscient, son univers intérieur et le monde extérieur. À la fin de l'aventure philosophique du Petit Prince, les lecteurs se retrouvent devant la nécessité de répondre à une question majeure: «[...] malgré sa petite taille, malgré son langage, sa tenace curiosité, son absence d'esprit de conciliation, sa capacité à deviner au-delà des apparences, l'enfant qui médite est-il vraiment un enfant?» (*Ibid.* 10).

Le style du récit

Le style du récit est une pierre angulaire des romans, c'est la force motrice qui insuffle de la vie aux œuvres. La manière de raconter l'histoire portant sur l'innocence enfantine est le point commun pour *Le Petit Prince* et *La Vie devant soi*. Le lecteur voit et ressent les univers de Momo et du Petit Prince avec leurs styles de parler et le style de réflexion. «On dénombre environ quatre-vingt-dix questions posées par le Petit Prince et souvent inlassablement répétées» (Anne-Isabelle Mourier, *Le petit prince de Saint-Exupéry: du conte au mythe* 5), car les enfants posent toujours les questions auxquelles les grandes personnes ne pensent jamais, d'où nous pouvons dire que le Petit Prince parle comme un vrai enfant, c'est-à-dire, l'auteur a adapté le style narratif au personnage de l'enfant. Il en va de même pour Momo.

Malgré la difficulté de sa vie, petit Momo reste un enfant innocent et sage. Il voit le monde d'une manière que les grandes personnes ne peuvent pas. Il essaie de découvrir ce monde comme le Petit Prince – en posant beaucoup de questions auxquelles les grandes personnes n'ont pas de réponses. Comme le Petit Prince demande au pilote tombé sur le désert de Sahara, avec une insistance afin de recevoir le dessin qu'il veut: «Dessine-moi un mouton», Momo ne cesse de poser à Monsieur Hamil des questions que tout enfant peut adresser aux adultes de son entourage et qui, de ce fait, peuvent être qualifiées d'universelles:

- Monsieur Hamil, pourquoi vous avez toujours le sourire? (10)
- Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour? (11)
- Monsieur Hamil, pourquoi vous ne me répondez pas? (12)
- Monsieur Hamil, ça va? (154)

C'est une requête que seul un enfant ou un être resté enfant peut formuler avec une telle simplicité désarmante.

Dans *La Vie devant soi*, pour souligner la nature enfantine du personnage, l'auteur construit des phrases incomplètes ou comportant des fautes grammaticales: «Je vais pas vous laisser tomber, c'est pas mon genre» (169). Dans cet exemple, la négation «ne» est omise. Ou bien: «- J'espère bien que je ne serais jamais normal, docteur Katz, il n'y a que les salauds qui sont toujours *normals*» (239), au lieu de *normaux*.

Romain Gary utilise le style de la construction des phrases pour bien souligner la condition de la réalité de ses personnages, ce qui montre bien au lecteur que la vérité est dénoncée quand même, malgré l'âge du personnage

et malgré sa manière de se faire exprimer: «Le style ne dit pas ce que voit Momo mais ce qu'il sent» (Stéphane Chaudier, *op. cit.* 7).

Eh bien, il sent l'éternelle solitude, le manque de la présence de sa mère dans sa vie et l'injustice sociale. C'est pourquoi il cherche l'amour partout où il le peut. Il commence à voler dans les magasins afin d'attirer l'attention. C'est également pour cette raison qu'il est émerveillé lorsqu'une femme étrangère, après l'avoir surpris en train de voler, ne le réprimande pas. Il aime aller chez le médecin, car il sait qu'il y recevra une certaine attention et qu'on prendra soin de lui. Il fait semblant d'avoir mal au ventre dans l'espoir que sa mère apparaîtra, car, pour cette même raison, la mère de l'un de ses amis est revenue auprès de lui: il avait mal au ventre. Il est à la recherche de l'image de sa mère et la cherche partout et en toute chose. C'est là l'une des principales raisons de sa solitude, malgré le fait que Madame Rosa joue auprès de lui le rôle de sa mère. Mais, dans l'ensemble, c'est précisément l'amour qu'il éprouve pour elle qui devient sa plus grande force et son principal soutien.

Il est important de souligner que le registre de langue que le petit Momo-narrateur utilise pour s'exprimer est le registre familier: «On pourrait penser que la langue de Momo-Rosa relève du français orale, familier...un français langue seconde» (*Ibid.* 4).

Il convient de souligner que comme tous les enfants, Momo prononce parfois incorrectement certains mots qui, d'ailleurs, ne sont pas souvent utilisés, voire pas du tout, dans le vocabulaire des enfants, ou bien il en comprend mal le sens. Par exemple il utilise le verbe «avorter» au sens de «faire l'euthanasie». Il dit au médecin Katz à propos de Madame Rosa:

«- Dites, est-ce que vous ne pourriez pas l'avorter, docteur, entre Juifs?» (233)

«- Ben, oui, quoi, l'avorter pour l'empêcher de souffrir» (234).

Ce fait montre une fois de plus que Momo, qui vit dans cette société et dans cet environnement, pense comme un adulte.

C'est précisément le style Rosa-Momo qui rend tout le roman unique. Momo s'occupe des enfants que Madame Rosa a recueillis. Il va chez Monsieur Hamil afin de recevoir une éducation et d'apprendre également quelques éléments sur sa propre culture. Il se rend aussi chez le médecin Katz, rencontre des personnes noires et cherche constamment l'amour et l'attention qui lui manquent, malgré l'affection qu'il reçoit de la part de Madame Rosa. Le lecteur découvre tout cela précisément à travers sa manière de parler et son style d'expression.

Malgré le registre familial et son langage enfantin, chacun des mots de Momo révèle une grande sincérité et une profonde honnêteté. Sa manière de parler, simple et directe, permet au lecteur de comprendre ses expériences ainsi que ses sentiments intérieurs et ses émotions. Derrière cette façon de raconter, parfois naïve et enfantine, le lecteur découvre un monde souvent cruel et contradictoire, tandis que le besoin d'amour et d'attention que ressent Momo met davantage en évidence sa sensibilité et son humanisme.

En ce qui concerne le Petit Prince, en revanche, la manière de découvrir et de comprendre le monde est philosophique et profonde. D'un côté, Momo est lui aussi philosophe: ses réflexions ont un caractère philosophique. Il le dit lui-même: «J'ai jamais aimé faire de la peine aux gens, je suis philosophe» (30).

Dans le cas de Momo et du Petit Prince, l'expression: «les yeux d'enfant voient la vérité» montre précisément l'implicite, l'arrière-pensée et la signification de leurs paroles. Ce sont deux petits philosophes qui font ouvrir les yeux à la grande société et lui montrent leur vérité ainsi que leur vision du monde, à travers leur langage, leur cœur et leur âme. Leur univers devient si saisissant qu'il s'avère impossible de fuir la vérité: «les yeux d'enfant voient la vérité». La vérité, c'est que le petit Momo, tout comme le Petit Prince, se sent seul. Il se bat seul dans sa vie, et derrière cette solitude se cachent son cœur sincère et sa grande sensibilité. Il tente d'échapper à la réalité grâce à son imagination enfantine. Il s'imagine, par exemple, qu'il ramène chez lui un petit lion qui le protège. Ou bien, lorsqu'il voit le dessin d'un bateau dans le cabinet du médecin, il imagine qu'il navigue au loin, très loin.

L'amour inconscient

Dès son enfance, le petit Momo partage le sort avec des enfants abandonnés. Il essaie de retrouver l'amour qui lui manque autant – pour attirer l'attention, il commet de petits larcins et il se bat contre les difficultés avec son cœur d'enfant, affectueux et pure. Tout le monde comprend que son âme est sensible et évidemment, Madame Rosa le traite comme une véritable mère: «Elle disait toujours que la première chose à ménager chez les enfants, c'est la sensibilité» (40).

Déjà à dix ans (il a quatorze ans, mais il dit en avoir dix), il comprend toute la réalité injuste et dure dans laquelle il vit. Mais, malgré la complexité de sa vie, son grand cœur continue à aimer, aimer profondément,

sincèrement et entièrement. Momo réalise que l'amour n'apporte pas toujours le bonheur. Il a même vendu son chien, qu'il avait volé, afin de ressentir une certaine chaleur venant de l'animal, pour que ce dernier ait une vie heureuse. Le plus important dans ce passage est que Momo a jeté l'argent qu'il a reçu en vendant son caniche dans une bouche d'égout. Il disait: «j'ai voulu lui faire une vie, c'est ce que j'aurais fait pour moi-même, si c'était possible» (26). L'essentiel pour lui, c'était le bien-être du chien.

La relation entre Momo et Madame Rosa constitue le cœur émotionnel du roman. Elle l'élève avec une franchise brutale qui contraste avec les mensonges protecteurs traditionnels. Elle lui apprend la réalité du monde sans le protéger véritablement, créant ainsi une connexion authentique basée sur la vérité dissimulée et partagée. Cette relation déconstruit le mythe de l'enfant innocent qui doit être préservé des réalités dures: au contraire, Momo devient fort précisément parce qu'il affronte la vérité avec Madame Rosa. Elle joue le rôle de la mère, la mère que Momo cherche inconsciemment partout.

D'un côté, Momo aime cette femme juive sans condition; il disait: «je pouvais m'occuper de Madame Rosa aussi, même si, j'avais une vraie mère à m'occuper» (40). D'un autre côté, Madame Rosa éprouve un sentiment exceptionnel pour lui.

Nous pouvons assimiler cette relation entre Momo et Madame Rosa à la relation entre *Le Petit Prince* et sa Rose. En effet, la relation entre le Petit Prince et sa rose est, elle aussi, un modèle d'amour imparfait et pourtant absolu. La rose est vaniteuse, exigeante, parfois mensongère. Elle teste la patience du Petit Prince, le blesse, le fatigue. Et pourtant, c'est elle qu'il aime. C'est pour elle qu'il revient. C'est son souvenir qui l'accompagne dans tous ses voyages.

Saint-Exupéry semble dire que l'amour véritable n'est pas celui qui est facile, mais celui qui est choisi – choisi et rechoisi chaque jour malgré les défauts de l'autre, malgré la souffrance, malgré le doute. L'apprivoisement, ce mot clé du roman, désigne précisément ce processus: créer des liens, se rendre vulnérable, accepter que l'autre compte plus que soi: «Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé» (83).

Cette phrase résonne avec la relation entre Momo et Madame Rosa: Momo a apprivoisé Madame Rosa, et elle l'a apprivoisé de sa part. Ils sont responsables l'un de l'autre – et c'est cette responsabilité mutuelle qui constitue le vrai foyer, la vraie famille. Mais, l'amour entre Madame Rosa et Momo implique une relation réelle dans ce vaste monde. Leur relation

n'est pas idéalisée: elle est faite de tensions, de mensonges protecteurs, de silences, de peurs. Madame Rosa sombre lentement dans la démence, et c'est Momo qui veille sur elle, qui lui ment pour la protéger, qui refuse de la laisser mourir seule dans un hôpital froid. Dans ce renversement des rôles – l'enfant qui prend soin de la vieille, Gary dit quelque chose de fondamental sur l'amour: il ne connaît ni âge ni logique.

La relation Momo-Madame Rosa transcende toutes les frontières sociales, religieuses et générationnelles pour incarner l'amour dans sa forme la plus pure: la présence inconditionnelle de l'Autre.

Mais, enfin, qu'est-ce qui relie les plus ces deux œuvres? Quel est le point commun de ces deux histoires? C'est l'amour, l'amour inconditionnel et pur, l'amour qui rend les gens fous et qui fait tourner notre planète. Romain Gary rapporte la pensée de Yâfi dès l'ouverture de son roman: «Ils ont dit: Tu es devenu fou à cause de Celui que tu aimes». J'ai dit: «La saveur de la vie n'est que pour les fous».

Et en effet, l'amour est une forme de résistance – dans un monde froid et rationnel qui ne compte que l'utilité des gens, aimer quelqu'un «à en devenir fou» est la seule manière de rester véritablement vivant. Madame Rosa et Momo sont les «fous» – ils sont les seuls à avoir compris le vrai goût de la vie. Si Momo restait «raisonnable», il ne verrait que la laideur et la misère de la condition de Madame Rosa. Mais sa capacité à aimer passionnément cette femme juive, jusqu'à l'absurdité, donne un goût, une saveur à son existence. C'est cette «folie» qui lui permet de transformer leur cave en un royaume de tendresse. À la culmination du roman, au moment le plus puissant, c'est l'amour à la folie qui donne la force à Momo de cacher le corps de Madame Rosa, pour éviter qu'on lui «prenne» sa mort. Pour la police ou les voisins, Momo est devenu fou. Mais pour Gary, c'est le seul acte qui a du sens. En refusant d'abandonner Madame Rosa à l'hôpital, Momo préserve la «saveur» de leur lien jusqu'au bout.

Et enfin, nous pouvons nous demander pourquoi l'auteur a-t-il choisi ce titre pour le roman?

Docteur Katz dit au petit Momo: «tu es jeune tu as toute la vie devant toi, mon petit Momo» (133).

Ces mots constituent la clé de tout le roman et en représentent la morale principale: le titre *La Vie devant soi* est d'une richesse symbolique exceptionnelle. Il joue sur une tension fondamentale: d'un côté, une expression couramment utilisée pour désigner l'avenir prometteur d'un jeune être – avoir toute la vie devant soi. De l'autre, dans le contexte du

roman, cette expression devient presque ironique: quelle vie attend Momo, enfant sans papiers, sans famille, sans argent?

Mais Gary ne cède jamais au désespoir facile. Le titre est avant tout une affirmation d'espoir – Momo, malgré tout ce qu'il traverse, a la vie devant lui. Et cette vie, si difficile soit-elle, vaut la peine d'être vécue parce qu'elle est traversée par l'amour.

Enfin, pour conclure, ces deux romans, deux histoires d'enfants à la fois différentes et similaires, grâce à leur style narratif unique et à leur manière particulière de raconter, représentent l'image générale de l'enfant dans la littérature. Leur point commun le plus fort, leur force principale, réside dans un amour enfantin, empreint de bonté et de naïveté, un amour pur et innocent.

Bibliographie

- Ajar, Émile (Romain Gary), *La Vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975.
Saint-Exupéry, Antoine de, *Le Petit Prince*, Tbilissi, Palitra L publishing, 2025.
Bona, Dominique, *Romain Gary*, Paris, Mercure de France, 1987.
Chaudier, Stéphane, «Dieu ait son cul. Le style de Momo-Rosa Romain Gary», in *Europe*, Revue littéraire mensuelle, 2014, Romain Gary, n° 1022-1023, p. 145-162.
Mourier, Anne-Isabelle, «Le petit prince de Saint-Exupéry: du conte au mythe», in *Études littéraires*, 33(2), 2001, p. 43–54.